

L'Évangile selon Van Horn par Boris Schreiber

Il y a certainement des livres maudits dans tous les sens du mot : maudits, parce qu'habités d'une présence diabolique ; maudits car ils auront peu de lecteurs en vertu même de leur puissance d'effroi. On y avance inquiet, le cœur battant, l'âme en bataille...

De tels livres sont rarissimes, mais lorsqu'on les a lus, on ne peut plus s'en détacher. Ils travaillent notre mémoire, notre souvenir, les rongent jusqu'au désarroi : merveilleux frissons d'angoisse rétrospectifs.

Le roman de Boris Schreiber est véritablement terrifiant. De quoi s'agit-il ? Un certain George – sans S – écoute un de ces orateurs cinglés qui, sur la pelouse de Hyde Park à Londres, harangent un auditoire mi-fasciné mi-ironique. L'un de ces illuminés prononce une phrase que George a déjà entendu vingt ans auparavant dans la bouche du commandant Van Horn : « Purifiez-vous ; le jour où le Christ demandera "lequel parmi vous est sans péché ?", qu'un homme, un seul, puisse répondre : "Moi". Il le faut. Alors que le sans péché criera "moi", alors sera jetée la première pierre. »



Magazine littéraire
n° 59 - décembre 71

Jean-Didier Wolfromm a lu :

L'évangile selon Van Horn
par Boris Schreiber
Pierre Belfond, éd.

Il y a certainement des livres maudits dans tous les sens du mot : maudits parce qu'habités d'une présence diabolique ; maudits car ils auront peu de lecteurs en vertu même de leur puissance d'effroi. On y avance inquiet, le cœur battant, l'âme en bataille...

De tels livres sont rarissimes, mais lorsqu'on les a lus, on ne peut plus s'en détacher. Ils travaillent notre mémoire, notre souvenir, les rongent jusqu'au désarroi : merveilleux frissons d'angoisse rétrospectifs.

Le roman de Boris Schreiber est véritablement terrifiant. De quoi s'agit-il ? Un certain George – sans S – écoute un de ces orateurs cinglés qui, sur la pelouse de Hyde Park à Londres, harangent un auditoire mi-fasciné mi-ironique. L'un de ces illuminés prononce une phrase que George a déjà entendu vingt ans auparavant dans la bouche du commandant Van Horn : « Purifiez-vous ; le jour où le Christ demandera "lequel parmi vous est sans péché ?", qu'un homme, un seul, puisse répondre : "Moi". Il le faut. Alors

que le sans péché criera "moi", alors sera jetée la première pierre. Dépêchez-vous d'être purs parce qu'il est temps de jeter cette pierre. »

On ne peut pas dire que le message soit évident. Pourtant, autour de cette phrase, à cause de cette phrase, Boris Schreiber va construire un étonnant échafaudage de gestes, de réflexions, qui conduiront George – et son témoin le lecteur – au plus profond de l'absurde et de l'angoisse.

Le commandant Van Horn était donc en 1945 l'ami ou le confident ou le mauvais ange de la sœur de George, Hélène. Cette Hélène revenait de déportation, les stigmates des jours de sa mort se lisaient sur son corps squelettique. Qu'était Hélène, au vrai, pour George ? A-t-il été amoureux d'elle, et surtout l'a-t-il asphyxié d'égoïsme, ou bien, ou bien... Terrain mouvant de la mémoire. Obscurités du cœur. Boris Schreiber déroule implacablement son hallucinante théorie, cet Évangile selon Judas. Car George est le dépositaire de toute la haine d'un peuple martyr contre les Allemands, collectivement responsables du malheur d'Hélène déportée.

Alors George va cracher sur des tombes de soldats allemands. A Anvers, avec l'aide d'un petit garçon, il profane un cimetière. Il recherche aussi Van Horn dont les phrases creuses trottent dans sa mémoire. Qui est-il ? A-t-il jamais existé ? Il est difficile de résumer ce roman comme s'il avait une seule intrigue. Il y en a mille. Thème de la solitude : George ne se comprend pas. Thème de la haine : cette loi du Talion absurde appliquée à des tombes « innocentes ». Thème de l'inceste, de la foi, de la fraternité, du silence ; on n'en finirait plus de les énumérer.

Des personnages étranges passent au large de George lorsque soudain une rafale de mots les plaque sur le sol. Bavard, interminable, fastidieux quelquefois est le style de Boris Schreiber. A la page 15, le lecteur est déjà perdu dans cette tempête de sentiments. Par moments, le phare lointain d'une explication s'allume. On comprend que George est investi d'une mission par sa sœur. S'il ne s'agissait que de profaner les tombes germaniques, on serait rassuré – si j'ose dire ! Mais il y a bien autre chose. Il faut que George retrouve un à un les gestes-clés qui composent le pourquoi d'une existence... Il faut qu'il retrouve Van Horn, il faut... il faut. George s'épuise. Malade, dégoûté, il échouera aux rives de la Baltique où lui sera enfin révélé le secret... Mais il n'y a pas de raison au malheur d'être homme.

Pages admirables et pages exaspérantes où Boris Schreiber, qui a le génie des dialogues, crée autour de son héros désirose une atmosphère d'envoûtement. Les dernières scènes où nos yeux effarés voient un jeune Russe crier sa faim de liberté, sa compagne tomber amoureuse de George et celui-ci, épuisé de mots, s'écrouler dans le sable.

Pages admirables et exaspérantes où le lecteur fasciné se perd. Roman désincarné, épopée de la bassesse humaine quand elle se heurte à l'indicible, *L'évangile selon Van Horn* pourrait être le plus grand moment de l'année s'il ne s'agissait d'un chef-d'œuvre maudit. Car c'est Judas peut-être qui parle par la voix de Boris Schreiber. Judas, Moïse ou Satan ? Dieu seul le sait. Mais je défie quiconque l'aura lu attentivement d'en sortir indemne et c'est l'honneur de M. Schreiber d'avoir jeté ce trouble maléfique dans nos âmes de lecteurs repus.

On ne peut pas dire que le message soit évident. Pourtant, autour de cette phrase, à cause de cette phrase, Boris Schreiber va construire un étonnant échafaudage de gestes, de réflexions, qui conduiront George – et son témoin le lecteur – au plus profond de l'absurde et de l'angoisse.

Le commandant Van Horn était donc en 1945 l'ami ou le confident ou le mauvais ange de la sœur de George, Hélène. Cette Hélène revenait de déportation, les stigmates des jours de sa mort se lisaient sur son corps squelettique. Qu'était Hélène, au vrai, pour George ? A-t-il été amoureux d'elle, et surtout l'a-t-il asphyxié d'égoïsme, ou bien, ou bien... Terrain mouvant de la mémoire. Obscurités

du cœur. Boris Schreiber déroule implacablement son hallucinante théorie, cet Evangile selon Judas. Car George est le dépositaire de toute la haine d'un peuple martyr contre les Allemands collectivement responsables du malheur d'Hélène déportée.

Alors George va cracher sur des tombes de soldats allemands. A Anvers, avec l'aide d'un petit garçon, il profane un cimetière. Il recherche aussi Van Horn dont les phrases creuses trottent dans sa mémoire. Qui est-il ? A-t-il jamais existé ? Il est difficile de résumer ce roman comme s'il avait une seule intrigue. Il y en a mille. Thème de la solitude : George ne se comprend pas. Thème de la haine : cette loi du Talion absurdement appliquée à des tombes « innocentes ». Thème de l'inceste, de la foi, de la fraternité, du silence ; on n'en finirait plus de les énumérer.

Des personnages étranges passent au large de George lorsque soudain une rafale de mots les plaque sur le sol. Bavard, interminable, fastidieux quelquefois est le style de Boris Schreiber. A la page 15, le lecteur est déjà perdu dans cette tempête de sentiments. Par moments, le phare lointain d'une explication s'allume. On comprend que George est investi d'une mission par sa sœur. S'il ne s'agissait que de profaner les tombes germaniques, on serait rassuré – si j'ose dire ! Mais il y a bien autre chose. Il faut que George retrouve un à un les gestes-clés qui composent le pourquoi d'une existence... Il faut qu'il retrouve Van Horn, il faut... il faut. George s'épuise. Malade, dégoûté, il échouera aux rives de la Baltique où lui sera enfin révélé le secret... Mais il n'y a pas de raison au malheur d'être homme.

Pages admirables et pages exaspérantes où Boris Schreiber, qui a le génie des dialogues, crée autour de son héros dérisoire une atmosphère d'envoûtement. Les dernières scènes où nos yeux effarés voient un jeune Russe crier sa faim de liberté, sa compagne tomber amoureuse de George et celui-ci, épuisé de mots, s'écrouler dans le sable.

Pages admirables et exaspérantes où le lecteur fasciné se perd. Roman désincarné, épopée de la bassesse humaine quand elle se heurte à l'indicible, *L'Evangile selon Van Horn* pourrait être le plus grand moment de l'année s'il ne s'agissait d'un chef-d'œuvre maudit. Car c'est Judas peut-être qui parle par la voix de Boris Schreiber. Judas, Moïse ou Satan ? Dieu seul le sait. Mais je défie quiconque l'aura lu attentivement d'en sortir indemne et c'est l'honneur de M. Schreiber d'avoir jeté ce trouble maléfique dans nos âmes de lecteurs repus.